

Avant-propos de Léopold Braunstein *

Certains pourraient s'étonner, ou même s'offusquer, qu'une association laïque héritière spirituelle du socialiste Bund, qui eut à combattre contre l'esprit rabbinique en Russie et dans le Yiddishland, et qui porte de plus le nom de Vladimir Medem, l'un de ses dirigeants et théoriciens les plus aigus, l'un de ceux qui ont ferrailé avec le plus d'intelligence contre Lénine et Staline pour une autonomie nationale culturelle des Juifs (et des autres), s'engage à accueillir une activité de « commentaire biblique » dans ses locaux parisiens, près la Place de la République.

Ces « orthodoxes » auraient tort, diablement tort !

*En premier lieu parce que, comme le rappela Sammy Zoberman dans l'ébauche d'une Histoire du Bund à laquelle Henri Minczeles finira par donner une forme accomplie ** : « [...] l'histoire du Bund est aussi celle d'un mouvement juif, c'est-à-dire que dès son origine sa spécificité culturelle est inséparable de son action politique : l'une aide et justifie l'autre. »*

En second lieu parce que le texte biblique peut et doit être aussi envisagé en dehors du problème de la foi, donnée personnelle non pertinente dans l'étude (comme le fait aujourd'hui par exemple, dans la tradition d'Ernest Renan, Thomas Römer au Collège de France), en tentant de voir en quoi il résonne et raisonne avec notre temps.

* Président du Centre Medem-Arbeter Ring de 2008 à 2020.

** Voir <https://www.centre-medem.org/creation-du-bund> pour le texte entier de Sammy Zoberman. Voir aussi Henri Minczeles, *Histoire générale du Bund*, Paris, Denoël, 1999.

En France, et dans la plupart des démocraties, le Bund a disparu, mais il a gagné ! Les Juifs, possédant tous les droits de tous les citoyens du pays auquel ils appartiennent, peuvent développer leur propre culture millénaire en contact et en interaction permanente avec les milieux et les institutions non juives.

Le Centre Medem-Arbeter Ring, mouvement juif humaniste et laïque, émanation culturelle du Bund, s'inscrit dans cette tradition et revendique avec force ce droit au Livre et aux livres.

Merci à François Ardeven d'assumer cette tâche depuis plus de quatorze ans.



Préface de Gérard Haddad

LA SURPRISE DU MIDRASH

Un mot peut-il changer une vie ? Il s'avère que oui. Sans doute, parce qu'il donne un nom à ce qui était confusément perçu. Un nom à une attente non exprimée. Une lumière au bout d'un tunnel. Une voie qu'il ouvre, presque le titre d'un programme de vie.

Ce mot, ce fut pour moi celui de Midrash, que j'avais toutes les raisons de connaître et que je ne connaissais pas. Et le voilà comme un coquelicot rouge au milieu d'un champ de blé, hypnotisant votre regard. Une longue interview donnée par Lacan dans une radio belge, à l'évidence soigneusement réécrite sous le titre sans recherche de Radiophonie. Comment en vint-il à parler du judaïsme ? Une vieille question sur le pourquoi il revint à un Juif d'inventer la psychanalyse. Pour Lacan, la chose est entendue. Les Juifs sont ceux qui savent lire, certains d'entre eux au moins. Ils ont appris cet art à leur retour de l'exil babylonien et ont inventé le Midrash. En forçant un peu le trait, on avancerait que la psychanalyse est fille du Midrash. C'est ce que je ne cesse de faire depuis quarante ans : forcer ce trait. Opération que j'appelle mise en tension du texte de Freud et de la bibliothèque hébraïque. Et la méthode s'avère féconde, voire subversive. Il est amusant de tirer les poils de la barbe de notre maître Sigmund.

On me fit un jour l'offrande de diriger une collection de livres traitant de la chose juive. Cette collection prit, évidemment, le beau titre de « Midrash ».

Je me croyais bien seul sur ce frêle esquif du Midrash à la sauce freudienne. Et voici, ô surprise, que je me découvre un complice, goy de surcroît, de reconnaissance mutuelle, avec qui nous échangeâmes

ce schibboleth de reconnaissance mutuelle : oui, un mot peut changer une vie. Ce mot a en effet marqué la vie et le travail de François Ardeven. Année après année, dans le local d'une association juive, périphérique à tous les engouements sionistes actuels, bundiste — mais qui se souvient aujourd'hui du Bund ? —, il rassemble des fidèles passionnés par ce curieux enseignement : « Midrash laïc ».

En vérité, par essence, le Midrash est laïque, en ce sens qu'il ne se mêle pas de législatif. Il paraît même s'en moquer. Il n'a pour règle que la fantaisie et l'imagination. Certes, il obéit à des règles précises énoncées par un antique rabbin, des plus éminents, mais dont aucun Juif n'accepterait aujourd'hui de porter le nom, Rabbi Ismaël. La bêtise est éternelle. Ce rabbi a énoncé pas moins de treize règles, certaines au parfum freudien avant l'heure ! Mais, comme Racine écrivit ses plus beaux vers sous la contrainte de la rime, de l'alexandrin et de l'hémistiche, le Midrash nous invite à scruter et à chasser de leur tanière les contenus latents d'énoncés portant le masque trompeur de l'évidence.

Le Midrash est par nature oral. François Ardeven parle donc, mais sa parole a rencontré une auditrice passionnée, Édith Apelbaum, qui transcrit séance après séance cette parole. C'est une « mésaventure » fréquente dans l'histoire des idées. Selon le théorème dit de Mallarmé, toute chose en ce monde est destinée à finir en livre.

C'est ainsi que cet enseignement appelé à une transmission de maître à élève s'est transformé, voici quelques siècles déjà, en gros volumes : Midrash Rabba, Tanhouma, etc.

Cette première publication de quelques-uns des séminaires de François Ardeven vient à son heure. Elle va permettre à un public plus large de découvrir l'époustouflante érudition de l'ami François et son tressage de Freud, de Lacan, de la Bible, du Midrash, qui constitue un somptueux tapis persan textuel.

Présentation

Édith Apelbaum

Cet ouvrage est le fruit d'une rencontre. En 2007, je franchissais pour la première fois le seuil du centre Medem, et un peu par hasard j'entrais dans la salle où se tenait le Midrash laïc de François Ardeven. J'étais très ignorante de la tradition juive, de la culture juive, du peuple juif en général. Mes parents avaient suivi, après-guerre, les routes de l'assimilation. Je m'étais toujours sentie vaguement étrangère, mais j'attachais peu d'importance à ce sentiment à peine nommé. Cette rencontre a changé ma vie.

Cette première fois, je n'avais même pas de quoi écrire, et la deuxième à peine plus. Ensuite sont arrivés les cahiers de notes, les citations approximatives dans un hébreu translittéré fantaisiste, et surtout les questions sans fin, le tout dans une soif d'apprendre qui ne s'est pas tarie depuis. J'ai ouvert des livres, j'ai appris l'hébreu. En peu de temps, je me suis trouvée engagée sur des chemins dont je n'avais jamais soupçonné l'existence, et dans une écriture. J'avais retrouvé le geste ancestral de l'étude. Les Midrashim s'étaient mis à travailler en moi, tels de petits coins qui, faisant ci ou là levier, ont mis ma vie en mouvement.

Écrire est ce que j'avais toujours voulu faire, dont je n'avais trouvé ni le motif ni la nécessité, ni non plus l'adresse. Cette fois, une écriture me venait que je ne me connaissais pas, passant par ces textes d'une tradition que je découvrais. Quelques années plus tard, je commençai à partager, au sein du petit groupe que nous formions au centre Medem, des notes à peine élaborées. Et petit à petit une forme d'écriture s'est dessinée, comme sculptée à l'intérieur de la parole de François Ardeven, une écriture dans une lecture en somme. J'ai

voulu garder un peu de l'oralité des Leçons, mettre mes mots sur les siens afin qu'ils ne s'envolent pas tout à fait.

En quelques années, les petits cahiers rouges sont devenus non seulement un des rythmes de ma vie, mais des opuscules à succès au sein du groupe séminaire « Midrash laïc » qui s'est constitué. J'ai appris, chemin faisant, que la tradition juive avait des mots pour nommer les choses étranges que j'avais éprouvées, le dispositif qui avait réveillé les possibles de ma vie : le *khidoush*, renouvellement par l'étude, le *davar*, parole créatrice qui se fait acte. Ma vie était devenue une histoire juive.

Passant par les histoires de la Torah et la parole souvent difficile de François Ardeven, ouvrant sans fin de nouvelles pistes, de nouvelles hypothèses, de nouveaux livres, ma vie a trouvé sa liberté à déchiffrer le monde, non avec des clés mais au milieu de ses contradictions et des pourquoi sans réponse. Les valeurs de l'universel ont retrouvé pour moi la couleur du particulier. La parole d'un homme non juif m'a transportée sur la voie de mes ancêtres, a fait de l'eau dormante que j'étais une femme juive inscrite dans le siècle, non plus désenchantée mais actrice d'un judaïsme ouvert sur la cité, au sein d'un centre juif laïque héritier de la pensée du Bund.

Dieu habite ces histoires. Que veut-il des hommes ? Nous suivons les rebondissements de cette question à travers les Livres de la Torah. Où se situe Son intervention ? Est-il l'Autre, le Tiers, la Loi ? En tout cas, pour nous, il reste une question, un écart. Ces pages sont celles d'une étude partagée qui ne vise aucune pratique, aucune morale. Aucune assignation n'y vient suspendre l'énigme de la conduite de nos vies, suite d'interrogations qui se renouvellent sans cesse. On n'y prétend à aucune élection sinon à celle que chacun doit faire de soi-même. Peut-être ces cahiers à présent rassemblés accompagneront-ils quelques-uns, juifs ou non, sur leurs propres chemins ?

Introduction

Les mille et une histoires du Midrash, recueillies et inventées, s'écoulent des interstices qui, dans la Bible juive — le *Tanakh* — séparent pour toujours les lettres carrées de l'hébreu. Kafka disait : les lettres-écureuils. Ainsi tournent les récits, touffus ou resserrés, qui permettent de sauter de branche en branche les incohérences apparentes des versets, les silences et les énigmes, comme on saute les murets (2 Samuel 22, 30).

C'est ainsi peut-être que la psychanalyse, héritière lointaine et « illégitime », comme dit Gérard Haddad, du vieux geste hébraïque, délivre les histoires entre chacune des lettres que nous sommes, avec juste parfois comme un petit récit qui peut être le moment de l'étude ou de la séance, d'où naît à son tour une communauté, visible ou invisible. Le *Tanakh* — composé des cinq Livres de la Torah proprement dite, des Livres des Prophètes et des Chroniques — est un pluri-texte cellulaire, poreux, et pourtant, quand tout va bien, ce qui est assez rare, quand il n'est pas soumis au dogme et aux sceaux, il est en osmose avec le monde.

Le Midrash, toujours un peu laïque au fond, est cet acte sacrilège à l'encontre du texte sacré et figé, et, dès l'exil, c'est le Talmud qui, loin du Temple, a pris en charge les lois et les histoires qui le ceignent, pour les abriter du risque de l'Un, de l'Église ou, pire peut-être, de l'habitude. Le *khidoush* du Midrash, son renouvellement, vient aussi de ce qu'au vieux cuir du texte, on apporte le cirage des autres littératures. L'osmose est dans les deux sens. Le judaïsme serait un monothéisme (ce que dit Maïmonide) si Dieu existait sur le mode de l'existence, mais Dieu est Un, ce qui est tout autre chose.

Le judaïsme, quant à lui, dit Levinas, est d'abord un dispositif pour lire la Bible, et ce dispositif varie selon les temps.

Laïc : Michel Foucault, dans une incise très brève d'une longue interview à l'université de Louvain, propose une définition lapidaire et toute simple du mot « laïc » : ne pas être spécialiste. Le spirituel relève d'une autre catégorie.

Voilà quatorze ans déjà que le centre Medem, depuis son socle bundiste, a permis avec audace ce dispositif de lecture et d'écriture dont voici quelques traces. Je les appelle « traces mixtes » car elles entrelacent la forme de deux sujets, un homme goy, moi, qui enseigne, et une femme juive, Édith Apelbaum, qui écrit à sa façon ce qu'elle a entendu. À lui fut donnée toute liberté de transmettre ce qu'il n'avait d'une certaine façon jamais appris tout à fait, à elle échet la difficile tâche de noter, de transcrire, en une liberté tout aussi grande, ce qui avait été entendu de ce qui avait été dit. Il fallut ensuite tuiler le texte pour que chacun se reconnaisse suffisamment en l'autre. Des concessions furent faites de part et d'autre, et peu à peu s'esquissa une diplomatie littéraire entre l'écrit et l'oral dont ce livre est le traité de paix.

L'écriture est parfois serrée, parfois détendue. L'unité de sens est le paragraphe plus que la phrase parfois, à la façon qu'ont les consonnes en hébreu d'être séparées et de laisser le lecteur retrouver ou inventer les voyelles qui peuvent manquer à l'écrit. C'est un petit voyage de l'un à l'autre où induction, déduction, abduction, association, sont les véhicules. Il y a bien sûr aussi, en *ostinato*, un récit, qui est comme un conte.

Les répétitions sont inévitables, nous n'avons pas cherché à les chasser avec système, elles seront les refrains légers qui scandent tout enseignement oral. Qu'on les repère avec bienveillance, comme les reprises en musique.

Que représenteront ces textes pour qui les lira ? Peut-être une chimère car ils sont presque dits et écrits à la fois, doubles d'emblée, comme sont les paroles — dites une fois et entendues deux fois (Psaumes 62) — et, bien que le fil de la séparation les articule et les chapitre, ils sont un sang mêlé comme est la matière des fantasmes selon Freud. Ils disent aussi l'effort de rendre le plus accessible possible ce que fut notre geste d'étude de la Bible dans un contexte

laïque, non laïciste. Ils seront peut-être encore autre chose pour chaque lecteur, comme un modeste petit usuel, un pense-bête.

Sont rassemblées dans ce volume les Leçons de quatre années. Chacune, comme quatre cartes d'un vaste jeu, est un portrait, avec sa couleur et sa douleur propres, chacune donne aussi comme un visage à la diplomatie dont est porteuse la Bible. La diplomatie est un fil qui, pour être presque invisible au début, ce qui est son propre, se déploie peu à peu. La paix entre les instances, la diplomatie la prépare entre les organisations représentatives ou les pays, la psychanalyse la sollicite entre conscient, préconscient et inconscient. Leur forme d'opérativité est assez commune.

Goethe écrivit un jour que son *Faust* n'était qu'une note en bas de page du Livre de Job, comme une forme de Midrash peut-être. Dieu prend en charge — presque en analyse — Job le taiseux, conseiller du Prince qui ne s'exprima pas quand Moïse demanda à Pharaon la permission pour son peuple de sortir d'Égypte, Job ni mauvais, ni bon, goy trop tiède et diplomate trop effacé. Il ne nomma pas ses enfants, ce qui fut aussi une cause de sa terrible épreuve. Pendant plus de quarante chapitres, Dieu et Job combattront. Et qui est (le) Satan, qu'on reconnaît à ce qu'il brûle les étapes et méprise le temps ? L'adversaire manichéisant que chacun porte en soi ?

Jonas : son Livre semble à lui seul un Midrash tant le conte paraît sorti du bestiaire universel des histoires. Pourtant, comme chez Job mais tout autrement — car Jonas est prophète et non Job —, la conquête de la juste place n'est pas tout à fait celle de la juste parole, il s'agit de s'incliner devant l'ordre du monde, pourvu que, par la force du Nom imprononçable, cet ordre ne soit pas juste une taxinomie, mais la Création. Moby Dick et Achab échoueront dans l'opération du pardon, opération qui, dans la liturgie de Kippour, repose sur l'histoire de Jonas. Le pardon est nécessaire et il doit être mené diplomatiquement — c'est-à-dire avec raison — si l'on ne veut pas qu'il soit soumis à la « prison du cœur ».

Esther, sans Dieu nommé, est le Livre de l'espoir. Aucun décret qui ne se renverse, aucun méchant dont le cœur — gouverner avec le cœur pour le rédacteur d'Esther est une faute — ne puisse être percé. Il faudra l'art diplomatique de Mardochée pour conduire

Esther au pouvoir sans adopter la position perverse du « faiseur de reine ». Racine, puis son commentaire par Roland Barthes, éclairent quelques coulisses de la révolution de Pourim.

Joseph ferme la marche. Les contes sont des rêves aussi, et les Midrashim accompagnent le vice-roi d'Égypte, bien plus heureux chez l'autre qu'avec les siens. C'est un *sachem*, maître des songes, comme le fut Freud à Vienne, qui trouvera en face de lui son frère Juda, destiné au pouvoir réel. Thomas Mann, qui écrivit le fantastique *Joseph et ses frères*, plus long que la Bible elle-même, ne fut jamais plus allemand que dans l'exil américain de *Pacific Palisades* à Los Angeles. On ne gouverne que chez l'autre, avec des histoires et des interprétations. Le diplomate est un prince de l'étranger.

Je me dis souvent, après avoir « donné la leçon », que je n'ai fait que réverbérer ce que j'ai entendu dans l'attention de ceux qui m'ont écouté. Comme avec la *chôra* des Grecs, les belles choses n'ont pas vraiment d'auteurs. Ou pour le dire autrement : les histoires sont les mères de nos vies.

Les versets de la Bible cités sont tirés, selon les cas, des traductions de Segond, de Dhormes ou de la Bible du Rabbinate. Parfois ils ont été retraduits. Le texte hébraïque original (rapporté et phonétiquement transcrit) est aussi appelé quand le signifiant biblique a semblé nécessaire.

Les différents Midrashim collectés (parfois référés comme pour le *Midrash Rabba* ou les *Pirqé de Rabbi Éliézer*, parfois non pour ne pas alourdir le texte), les riches *Légendes des Juifs* de Léon Ginzburg, les lectures de hasard nourrissent ces textes. Les traductions d'Henri Meschonnic, qui fut comme le Rachi de notre temps, avec leur insistance à protéger le texte contre sa tombée dans un sens sans pulsation, accompagnent les Leçons. Le travail érudit et profond de David Banon, découvert il y a longtemps grâce à Annie Lemer qui m'enseigne l'hébreu moderne, borne d'une autre façon ces textes.

Avec mes remerciements tout particuliers et affectueux à Madeleine Racimor, hébraïsante savante et relectrice attentive.